Document generated on 08/02/2025 11:06 a.m.

Voix et Images

De la poésie...

Noël Audet

Volume 2, Number 1, septembre 1976

Fernand Leduc

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200030ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200030ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Audet, N. (1976). De la poésie... *Voix et Images*, *2*(1), 137–139. https://doi.org/10.7202/200030ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

De la poésie...

Courtepointes[1] de Gaston Miron déçoit un peu pour deux raisons principales. D'abord l'édition: quand on songe que Miron, à l'Hexagone, aurait pu faire comme d'habitude un très beau livre, et que l'on compare avec l'édition de l'Université d'Ottawa, il y a une distance qui nous fait regretter que Miron ne se soit pas édité lui-même. Cette distribution quelconque des mots sur la page, dans des caractères quelconques, avec un avant-propos tristement «poétique».

Quant aux poèmes eux-mêmes, ils répondent à ce qu'on attend de Miron, langue et thèmes, mais peut-être en moins percutant, comme s'ils avaient été, à dessein, écartés de *l'Homme rapaillé* par l'auteur, précisément à cause de leur moindre densité. Toutefois ce recueil vient compléter heureusement une œuvre majeure aux parutions trop rares.

* * *

Plus poète à mon avis que dans le cycle de Zéro Legel, Gilbert Langevin publie à l'Hexagone un nouveau recueil tragique. *Griefs*[2] contient en effet environ quarante poèmes-images, saisissants par leur netteté, empreints quelquefois d'ironie ou imitant la forme du dicton populaire. Voici un exemple de ces poèmes surgis de rien, avec une économie de moyens remarquable, ce qui n'enlève rien à leur efficacité esthétique:

J'étais un don tragique
aux frontières familières

je suis le sel qui veut
sauver la saveur d'une larme

je refuse d'être comme prévu
par ma nature un cadeau viral (p. 47)

* * *

Aux éditions Parti pris, deux recueils qui montrent des préoccupations plus quotidiennes: *Fin d'end*[3] de Louis Bergeron et *la Plus belle île*[4] de Michel Garneau, mais dont le «quotient» poétique est fort différent. Chez Louis Bergeron, un peu comme chez Langevin quant à la disposition typographique, le recueil se compose de petits tableaux réalistes

par le thème mais où les rapports sémantiques passent plutôt par le surréalisme :

> le pain sort de sa coquille un œuf
> tous les poussins chantent en jaunissant (p. 44)

Cette préoccupation d'écriture nouvelle n'arrive pas toujours à nous émouvoir.

Avec Michel Garneau, par contre, on retrouve le souffle puissant d'une écriture qui s'impose par sa vérité et son originalité. *La Plus belle île* décrit d'abord plusieurs lieux du Québec ou plutôt l'effet que ces lieux produisent sur le poète (p. 11-26). Puis vient une série de poèmes d'amour dont la simplicité n'enlève rien à la force, bien au contraire. Mais ce langage semble toujours nouveau dans le concert des styles et des thèmes actuellement pris en charge par la jeune poésie québécoise. On est aussi loin du formalisme un peu forcé d'une certaine tendance que des volontés révolutionnaires nommément inscrites dans une autre.

On peut admirer chez Garneau des images bien senties et neuves du genre de celles-ci :

> j'ai commencé par un ruisseau
> qui s'invitait dans la rivière (p. 11)

Ou encore : « que mon souvenir est une fierté » (p. 14) ; au sujet de Baie-Comeau : « j'ai haï cette ville comme moi-même », c'est-à-dire comme reflet de nous-mêmes ; « c'est là que les arbres deviennent noir salé » (« Entre Rimouski et Matane », p. 18).

Et que dire de sa manière de parler l'amour ? Mêmes simplicité, poésie, vérité :

> c'est le corps qui rit le mieux le rire du grand pavois
> c'est le corps qui dit le mieux l'état d'ensemble et d'à la fois (p. 33)

> as-tu part d'ombres aussi que tu attends que j'éclaire
> et des hontes qu'un mot de la main efface (p. 44)

Bref, un recueil que l'on apprend vite à apprécier, où Michel Garneau montre qu'il maîtrise aussi bien le poème que la pièce de théâtre.

Et un essai théorique

Poésisoïde[5] de Gilles Des Marchais, paru à l'Hexagone. Étant donné l'abondante production poétique du Québec, un essai théorique sur la poésie trouve toute sa place. Ceci dit, l'appareil critique utilisé par l'auteur me paraît bien lourd si on considère les résultats obtenus. Ce modèle d'analyse « grammacritique », comme il est appliqué au sonnet des « Voyelles » de Rimbaud, n'apprend à peu près rien de plus sur ce texte que ce qu'en donne une lecture intelligente. Peut-être que la méthode, dans son

champ, demeure valide et que c'est seulement son utilisation qui laisse à désirer.

Il y a plus grave cependant, et c'est la *langue* de cet ouvrage théorique. Que Mallarmé ait marqué presque toute la poésie contemporaine, on n'y peut rien; mais que le langage théorique, déjà suffisamment difficile à saisir en raison des concepts nouveaux qu'il introduit, se charge en plus de ces coquetteries, détours, préciosités, tarabiscotages, cela affaiblit singulièrement la portée de l'ouvrage et rend la lecture plutôt pénible. Qu'on en juge par ce passage qui ne détonne pas dans l'ensemble:

> Nous avons, en appuyant assez longuement du reste, tenté de faire entendre, aux alinéas ci-dessus, que nous considérons l'aventure qui nous occupe — la nôtre aussi, dans laquelle nous nous constatons impliqué, qui explique et justifie que nous nous mêlions d'en disserter — surtout comme une affaire de métier. Il n'est pénombre de doute (ce qu'on aurait male grâce de ne point nous accorder) que dès qu'on avance métier, on peut trop facilement tomber dans le fatal faire «œuvre œuf», dans le «faire noces», dans l'adopter quelque «façon vogue contenti-contemporaine», car celui-là se trouve en possession d'un métier supposément — pour éviter un peut-être outrageant «censément» — mûri, achevé, pétri d'habileté, empreint de savoir-faire, donc ouvrant, donc apérissant; celui-là, préciserons-nous encore, se voit nécessairement prolancé dans l'aventure inéluctable, inconfortable si l'on veut et empesante d'apeurement, parfois même plus vaine que des bouts de nuit de suie, voire déplaisante dans ses effets transitoires, débiles et délébiles (ou en cul-de-sac) de la pure recherche. (p. 9-10)

Une telle performance dans l'art du mot creux et de la syntaxe alambiquée a le grand tort de faire passer la nouvelle critique pour un vain exercice d'écriture.

Noël Audet

1. *Courtepointes,* Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1975, 51 pages.
2. *Griefs,* Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1975, 59 pages.
3. *Fin d'end,* Montréal, Éditions Parti pris, 1975, 50 pages.
4. *La Plus belle île,* Montréal, Éditions Parti pris, 1975, 63 pages.
5. *Poésisoïdes, essais, notes et réflexions sur le poème, le poète et la critique,* Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1975, 99 pages.